

comme nos deux poètes-professeurs, à un point de vue réformiste. Cependant MM. Jules Romains et Georges Chennevière ont prétendu établir des *recettes*, alors que, même pour la cuisine, on sait combien elles sont arbitraires et insuffisantes, et que seul compte l'enseignement du « chef » ou du « cordon bleu ». Aussi peut-on attendre avec curiosité la *Prosodie* de M. Romains.

ROBERT DE SOUZA.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

A propos de la Prière sur l'Acropole. — *La Prière sur l'Acropole* est, sans conteste possible, un des plus beaux morceaux de la littérature française envisagée dans son ensemble. C'est déjà quelque chose ! Tout y est, en effet : un style d'une qualité personnelle incomparable, une expression adéquate à la pensée, une émotion profonde, beaucoup de savoir avec beaucoup de facilité, et ce je ne sais quoi de suprême, où l'on sent que l'inspiration et que l'art se sont fondus dans une définitive, dans une chantante unité.

J'ai relu récemment encore ces pages uniques ; des larmes d'admiration me sont montées aux yeux devant tant de beauté. Cependant, à la seconde même où les caractères d'imprimerie nous entrent dans la prunelle pour s'effacer à mesure, l'esprit chemine ; il va, il vient, il court au delà de la ligne qu'on lit ou bien revient en arrière vers la ligne qu'on a déjà lue ; il s'y fixe quelquefois, sans plus pouvoir s'en arracher.

Ainsi m'advint-il.

Une phrase éclipsa pour moi toutes les autres, domina, s'imposa, impérative, à mon attention.

Ce fut cette phrase célèbre :

« Une littérature qui, comme la tienne (celle de la Grèce), serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Au premier moment, ça paraît clair. En effet, on a saisi aujourd'hui le sens intime de la Prière. Autrefois, on voulait y voir la glorification d'une Grèce hiératique, à la façon de nos Parnassiens extasiés devant l'Olympos, surtout depuis qu'il ne s'appelle plus l'Olympe.

Cette glorification y est bien. Seulement, il n'y a pas qu'elle.

En s'adressant à la « déesse orthodoxe », Renan lui dit, substantiellement, qu'il l'honore, mais qu'elle ne l'amuse guère ; j'ai toujours vu dans ces pages moins une invocation à la « Salulaire » qu'un hymne à la Poésie celtique. L'auteur ne le manifeste-t-il pas clairement ? Il nous avoue qu'il aime ses maladies, qu'il se complait en sa fièvre. « Une philosophie perverse sans doute, nous assure-t-il, m'a porté à croire que le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau et le laid, la raison et la folie se transforment les uns dans les autres par des nuances aussi indiscernables que celles du cou de la colombe. »

Que cela est divinement noté, et que cela nous explique peu ce que peut bien être « une littérature saine de tout point » ! Dans l'espèce, cette littérature serait la littérature grecque, sans que l'on précise néanmoins de quelle époque il s'agit. Admettons que ce soit la littérature contemporaine du Parthénon, celle du v^e siècle avant notre ère, celle, donc, d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide, de Thucydide, de Platon, de Gorgias, et de Protagoras, de beaucoup d'autres !

Il y a, me semble-t-il cependant, belle lurette qu'on reproche au malheureux Euripide son esprit à facettes, ses contradictions en matière morale et religieuse, son penchant pathologique au doute, son habileté naturelle à soutenir successivement toutes les croyances, comme un Renan avant la lettre transporté sur la scène.

Je sais bien qu'il manque à Euripide le parfum mélancolique des fougères armoricaines. Le principe d'âme est chez lui, malgré tout, le même que chez tous les tourmentés de nos jours. Il a, lui aussi, l'esprit « profondément gâté ».

Pour ce qui est de la transformation graduelle du bien en mal et du mal en bien, n'est-ce point Gorgias, n'est-ce point Platon, déjà nommés, n'est-ce point Socrate encore, que l'on accuse d'être les pères de cette sophistique malade où Renan semble se complaire ?

Voilà donc déjà des écrivains pas très bien portants, suivant la conception renanienne. En dehors d'eux, on chercherait vainement chez les autres cette hygiène fatigante qui répugne à Renan.

Choisissons quelques exemples dans cette littérature « saine de tout point ». Ces exemples vont nous mener loin, — nous mener, si je ne m'abuse, jusqu'à certains arcanes de la mentalité de notre auteur.

Je m'arrête à quelques faits littéraires qui courent dans toutes les mémoires.

Une femme adultère, aidée de son amant, tue son mari; la fille de cette femme, outrée du crime, inapaisée malgré le temps, instruit son frère plus jeune, l'arme à la vengeance, et ce fils, implacablement, tue sa mère. C'est le sujet de *l'Electre* de Sophocle, — encore vivante dans *l'Electre* de Poizat.

Un inventeur, un bienfaiteur de l'humanité, châtié par Dieu, est cloué sur un roc inaccessible où un vautour lui dévore un foie sans cesse renaissant. C'est le sujet du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, — et ce Prométhée pourrait encore affronter la rampe aujourd'hui.

Rien dans ces deux drames, pour n'en point citer d'autres, rien qui puisse être qualifié de sain ou de pas sain. Aucune de ces appréciations n'est ici à sa place. Il y a là de la force, de l'énergie, de la violence, de la brutalité, si l'on veut. Il n'y a point de rainure par où l'ennui se puisse glisser. Et c'est bien la littérature du siècle de Périclès.

Mais alors, quelle était l'idée dernière de Renan, quand il attribuait à la littérature de ce siècle d'or ce caractère de fastidieuse rigidité, de canonique ataraxie?

Nous le saurons par l'éducation même de Renan.

Dès le collège de Tréguier, dès son enfance la plus tendre, Renan avait été nourri de latin. Ce serait un point d'histoire curieux à établir que de rechercher si certaines classes, si peut être les récréations, comme cela doit se pratiquer encore dans quelques séminaires, se faisaient en latin à Saint-Sulpice. Toujours est-il que Renan me dit un jour :

— Je pense en latin. Ce que j'écris n'est que la traduction de ce latin intérieur en français vulgaire.

Son sourire indiquait le grain de sel, — un grain assez gros, — que comportait cette boutade. Il n'en est pas moins vrai que le latin lui resta familier jusque dans la vieillesse.

Quand aborda-t-il donc l'étude de la littérature grecque?

La première rencontre sérieuse eut lieu à Saint-Nicolas du Chardonnet, alors sous la direction de M. Dupanloup; car, ainsi parle toujours Renan : M., c'est à savoir, *Monsieur Dupanloup*. Renan est dans la bonne tradition. *Monseigneur*, me répétait-il souvent, ne s'emploie qu'au vocatif! Cela est incontestable. Mais

Monsieur est aussi un vocatif, à l'origine, et ne signifie pas autre chose que *mon seigneur*. Nous pouvons donc hardiment parler de *Monseigneur Dupanloup*, même lorsque ce n'est pas à lui que nous nous adressons.

Mgr Dupanloup était un lettré des mieux avertis. Son discours de réception à l'Académie française du 9 novembre 1854, — plaque aujourd'hui rarissime et que possède mon fonds du Sénat, — contient sur le style et sur les synonymes des remarques dont il faut s'être pénétré.

Mgr Dupanloup était, de plus, un humaniste passionné. Et ici nous allons nous amuser. Mgr Dupanloup avait mécontenté le clergé de l'époque, pour avoir voulu introduire à Saint-Nicolas du Chardonnet l'enseignement des humanités tel qu'il se pratiquait à la Faculté des Lettres. Et Renan était du côté des mécontents !

Renan tenait déjà et tint toujours depuis pour les vieux maîtres de Saint-Sulpice, pour la théologie, pour les mathématiques, pour les sciences naturelles, pour l'exégèse — seules études qui lui parussent dignes d'attention. Il garda toujours, il exprima toujours à Mgr Dupanloup une reconnaissance personnelle. On voit aussi par certains passages des lettres à sa mère, — il avait alors dans les dix-sept à dix-huit ans, — que ce vibrant esprit ne pouvait pas ne pas sentir résonner en lui des musiques ineffables devant les vers des grands tragiques (1). Mais, au fond de lui-même, il n'approuvait pas Mgr Dupanloup et il se méfiait de la littérature grecque ! Pour moi, il est resté jusqu'à la fin et jusqu'au tuf le prêtre rigide de Saint-Sulpice. On n'imagine pas à quel point, quand on examine l'œuvre de Renan, on se trouve en présence d'un catholique convaincu.

Un fait échappé à tout le monde, un fait incroyable, un fait incontestable cependant, un fait dont l'origine plonge dans cette vénérable discipline sulpicienne qui marqua, dès le début, de son empreinte cette nature profonde et réfléchie, c'est que nulle part chez Renan on ne trouve une trace quelconque d'un contact direct, comme on en voit chez tous les humanistes, avec un auteur grec. Il avait des idées générales sur la Grèce, sur la littérature de la Grèce ; elles abondent dans ses écrits. Il n'entretenait un com-

(1) Voir *Lettres du Séminaire*, p. 123, p. 147. Ces lettres sont de 1840 et de 1841. A la page 123, je lui sais particulièrement gré d'avoir senti le « charme inexprimable » de certain passage d'Aristote, ce sentir-là n'est pas donné à tout le monde.

merce intime avec aucun des représentants de cette littérature.

Je dis littérature, je ne dis pas philosophie. Platon et Aristote, qu'on peut lire dans des traductions, ne nous initient pas nécessairement aux beautés littéraires de l'Hellade. Ils nous fournissent tout au plus le moyen de disserter sur la beauté grecque, sans que pour cela nous la pénétrions. J'ai parcouru, l'un après l'autre, tous les volumes de M. Renan. Je me suis appliqué à me remettre dans l'oreille toutes nos conversations. Jamais je n'ai pu saisir chez lui une connaissance personnelle avec un des grands poètes, avec un des grands écrivains de la Grèce, en tant que poète et en tant qu'écrivain.

Mes recherches m'ont même amené au résultat contraire. Dans les *Origines du Christianisme*, par exemple, il est tout à fait caractéristique de lui voir citer, que dis-je ? de lui voir mentionner Euripide, à l'occasion d'événements indifférents et postérieurs, relatifs à la connaissance que Néron pouvait avoir d'une tragédie perdue d'Euripide, le *Bellérophon*, ou relatifs encore au tombeau de ce poète. La mentalité d'Euripide, si voisine de la sienne propre, ne le frappe point. C'est toujours l'archéologue, c'est toujours l'historien qui entre en scène ; ce n'est jamais l'helléniste. Il s'intéresse passionnément à Homère, non point à cause des adieux d'Hector et d'Andromaque, mais à cause des théories de Frédéric-Auguste Wolf sur la genèse des épopées. D'ailleurs, comme en témoigne le soigneux *Catalogue* de sa bibliothèque, dû à M. G. Bénédite, Renan n'avait pas d'Homère.

Une preuve intéressante de ce que nous avançons nous est fournie par une masse d'observations minuscules. J'en retiens deux. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, du 15 novembre 1875, p. 2623, sur le Congrès de Palerme, donc, en pleine Sicile, au moment même où il songe à Théocrite, Renan nous entretient des « muses sicéliques », *Sicelides Musæ*, tout comme dans Virgile (1). Il pensait latin plus volontiers que grec. Leconte de Lisle, plus tard, devait nous parler de la « mer sikélane ». Je ne sais lequel des deux je préfère. Je crois que ce sont encore les *Muses de Sicile*.

(1) Le morceau, charmant d'ailleurs, a été recueilli dans les *Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878, p. 112. Dans les deux extraits, les *muses sicéliques* sont en italiques et ont un accent aigu sur le *é* de *cé*, sans que Renan, dans les *Mélanges*, ait, après trois ans, atténué le latinisme.

Voici qui est plus piquant.

On sait qui est le poète Apollonius de Rhodes, auteur des *Argonautiques*. Du moins, si on ne le sait pas chez tous, tous les libraires, le personnage est bien connu à l'Université et dans cette Faculté des Lettres que Renan prisait si peu.

Les *Argonautiques* sont, en réalité, non pas un poème épique, mais bien le premier roman d'analyse sentimentale. La peinture délicate de l'amour, au fur et à mesure qu'il se développe dans le cœur de Médée, est une des plus belles trouvailles du génie hellénique, encore assez vénérable, puisque nous sommes, avec Apollonius, entre le quatrième et le troisième siècles avant notre ère. Virgile, si cher à Renan, fut un des fervents d'Apollonius.

M. Renan n'hésite pourtant pas à ranger Apollonius de Rhodes tout en un tas avec des écrivains de beaucoup postérieurs, avec Apollodore, Elien, Diogène Laërce, Athénée et « autres polygraphes ». (*Mélanges d'histoire et de voyages*, 1878, p. 396.)

Oh ! nous en avons tous fait et nous en ferons bien d'autres. Ce lapsus nous sert uniquement ici à illustrer un côté particulier de Renan. Il nous permet aussi de pénétrer enfin l'esprit de la fameuse phrase dont nous nous tourmentions :

« Une littérature qui, comme la tienne, serait saine de tout point n'exciterait plus maintenant que l'ennui. »

Renan, de la meilleure foi du monde, confondait la littérature avec l'architecture ! On comprend sans peine qu'un Parthénon éternel, par sa perfection uniforme et continue, finisse par nous lasser ; on ne le comprend pas d'une littérature qui ne présente aucun de ces caractères d'uniformité.

Et c'est le Parthénon, le Parthénon seul, — ce n'est pas l'Acropole ! — que Renan avait en vue. Dès le début, avant d'attaquer la Prière, il décrit le saisissement qui le prit au spectacle du Rocher sacré :

« Quand je vis l'Acropole, j'eus la révélation du divin. »

Le terme est suggestif. Nous autres, saturés de lettres classiques, depuis l'enfance, — cela se passait du moins ainsi de mon temps, — nous n'aurions pas, devant le Parthénon, la révélation, nous aurions la confirmation du divin, puisque, dès la sixième, dès les fables d'Esopé, on nous élevait dans le culte de la perfection hellénique. Renan était plus nouveau dans le temple.

Qu'est-ce que cela fait au bout du compte ? Renan intitule cette page merveilleuse :

« Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté. »

Finissons donc par où nous avons commencé. On peut exalter un peuple, même sans l'avoir approfondi dans tout son immense génie. Que M. Renan ait pénétré la *beauté parfaite* de l'architecture grecque, en laissant la littérature grecque à l'écart, la Prière n'en reste pas moins un des fleurons éclatants et délicats de la couronne littéraire de la France.

JEAN PSICHARI.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

Les Précurseurs de Lord Carnarvon. — Avec l'année 1815 une ère d'épreuves commença pour M. Bernardin Drovetti, Consul en Égypte de S.M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie. L'écho de la chute foudroyante de son Auguste Maître vibra douloureusement en son cœur. Car il aimait Napoléon et l'avait toujours servi avec un zèle dévoué, reconnaissant en lui, dont le nom de famille était Buonaparte et l'île natale la Corse, un « pays », un homme de sa race, — M. Drovetti était Piémontais (1), M. Drovetti en souffrit aussi dans son prestige : il perdit un poste qui, auprès de Méhémet-Ali, était souvent aussi considérable que celui d'un ambassadeur à la Porte. Et il se prit à trembler pour sa « collection ». Sans souhaiter la prolongation indéfinie de la guerre, le ci-devant Consul avait, en effet, ses raisons pour y trouver son compte. M. Drovetti qui ne manquait ni d'une certaine culture, ni de goût, ni surtout de flair, s'occupait de rechercher en Haute-Égypte des antiquités. Il s'y livrait à des fouilles, grâce à un firman du Pacha, mais en s'entourant de toutes sortes de précautions, presque avec mystère, de crainte de donner l'éveil. Jusque-là nul n'avait troublé sa quiétude. Le paralytique Colonel Missett, son collègue britannique, expliquait ses fugues fréquentes dans le Saïd par l'absurde dessein de tramer, au profit de Buonaparte, des intelligences avec les beys. Le Pacha, qui savait à quoi s'en tenir, le regardait comme

(1) Né le 7 janvier 1776 à Barbanie, mort fou à Turin, le 9 mars 1852. Consulter les *Notizie Biografiche sul Cavaliere Bernardino Drovetti*. Torino, 1857.